

LE CHÂTEAU DES SECRETS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Le château des secrets / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952-, auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Ballerine de l'ombre

Description : Sommaire incomplet : t.2. La ballerine de l'ombre

Identifiants : Canadiana 20230056954 | ISBN 9782898043307 (vol. 2)

Classification : LCC PQ2664.U693 C523 2023 | CDD 843/.914—dc23

Le château des secrets – La ballerine de l'ombre

© Calmann-Lévy, 2023

© Les éditions JCL, 2024 (pour la présente édition)

Image de la couverture :
eclipse_images / iStock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution nationale
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

LE CHÂTEAU
DES SECRETS

La ballerine de l'ombre

* *

LES ÉDITIONS JCL 

*Je tiens à dédier cette nouvelle série à mon éditeur et ami,
M. Philippe Robinet, très attaché à son terroir natal,
la Bourgogne, une belle région au riche patrimoine,
que j'ai voulu mettre à l'honneur au fil de ces trois ouvrages.*

*Je dédie cette saga à mes enfants chéris,
Isabelle, Yann, Louis-Gaspard et Augustin qui m'entourent
de tout leur AMOUR et me soutiennent fidèlement.*

Merci à tous !

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs

Je vous invite avec ce second tome du Château des secrets à retrouver mon héroïne Victoire, qui se considère désormais comme un cygne aux ailes brisées. Devenue infirme, elle renonce courageusement à son rêve de devenir une étoile de la danse classique.

Je voudrais vous confier que j'attache à cette série une importance toute particulière, car je portais ce projet en moi depuis de longues années, mais je donnais la priorité à d'autres ouvrages. Pourtant, depuis l'enfance, la danse me fascinait, et le jour où j'ai commencé à suivre des cours, « petit rat angoumoisin », j'étais au comble du bonheur.

Hélas, le destin en a décidé autrement... Gravement malade, coupée de ma famille pour guérir, j'ai dû abandonner cet art que j'adorais. Bien sûr, malgré ma déception, j'ai continué à me passionner pour cet univers de musique, de légèreté et de grâce infinie.

Je regardais avec émotion et joie des ballets célèbres ou non, Claude Bessy était mon idole. Un jour, j'ai rêvé de donner vie, au fil des pages d'un livre, à une talentueuse danseuse, qui a enfin pris forme dans mon imaginaire. Alors n'hésitez pas à suivre les traces de Victoire, ma ballerine de l'ombre, au gré de ses arabesques et de ses entrechats.

J'espère aussi que vous apprécierez les intrigues incessantes, qui se nouent et se dénouent, après le sort tragique de nombreuses jeunes filles. Dans cette belle région d'illustres vignobles et de

forêts, des ombres menaçantes rôdent, mais qui les dirige... ? À vous de le découvrir.

Je redirai également, comme dans chacun de mes livres, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note en bas de page.

Marie-Jeruadith Dupuyr

1

Retour au pays

Paris, hôpital Cochin, lundi 31 octobre 2016

Pleine d’appréhension, Victoire regarda d’un air éperdu le visage de l’infirmière qui lui tenait la main. L’anesthésiste, assis près de la table d’opération, commença à injecter le produit qui allait l’endormir pour plusieurs heures.

— Respirez, mademoiselle, fit une voix étouffée.

Elle s’empressa d’obéir, en fixant cette fois la grande lampe blanche au-dessus d’elle. Soudain il n’y eut plus rien pour la jeune femme, entraînée dans le noir et le silence. Pourtant, peu à peu, des images lui revinrent, toujours celles de la soirée du samedi 24 août 2013.

Bien qu’inconsciente, Victoire revivait les heures atroces qui, de façon lente et sournoise, avaient changé à jamais son destin. De nouveau, l’homme à demi chauve la saisissait par la taille et l’entraînait vers un matelas drapé de tissu noir. Il sentait fort le tabac et le parfum. L’écho de son souffle saccadé martelait son esprit. Il abusait de sa faiblesse anormale, comme il abusait avec rudesse de son corps vierge.

— Non, non, cette fois, je vais tout raconter à la police ! croyait-elle hurler.

Elle le subissait, incapable de se débattre, lorsque son grand-père Gilles apparaissait, furieux. Il lui semblait voir une arme dans sa main droite, mais la seule chose

importante, c'était le fait d'être libérée de l'étreinte du chauve et de pouvoir s'enfuir.

« Le bois où il fait noir, j'entends des chiens, et il y a la mare, la fille morte, nue sous l'eau, ses cheveux blonds épars. Je dois le dire à la police ! Pourquoi je n'ai rien dit ? Si je meurs, personne ne saura jamais. »

Victoire s'éloignait de plus en plus de la salle d'opération, de l'hôpital et de Paris, vers des sphères éthérées où elle croisait des formes lumineuses. Elle crut apercevoir Vanessa, l'élève d'Aurélia Novak retrouvée noyée, mais aussi la belle Emma Nevers qui avait un masque tragique. Un mot se mit à résonner en elle comme un refrain chantonné : justice.

« Elles réclament justice, je vois d'autres victimes... Oh non, si j'avais parlé, leurs assassins seraient punis. »

Oppressée, en proie à un terrible sentiment d'impuissance, Victoire tourna le dos aux silhouettes floues qui s'agitaient autour d'elle. D'un élan affolé, elle se retrouva beaucoup plus haut dans le ciel d'un gris très doux et enfin seule, consolée par une musique merveilleuse qui lui donna envie de danser. D'une légèreté inouïe, elle se livra à une suite d'arabesques, de jetés et de sauts, en souriant d'une joie délirante.

Dans la salle d'opération, tout le personnel luttait contre une légitime panique. Les infirmières qui surveillaient les constantes de la patiente venaient d'indiquer aux deux chirurgiens une chute de tension alarmante.

— Elle fait un arrêt cardiaque, annonça une interne deux minutes plus tard. On va la perdre.

— Vite, il faut la choquer !

L'équipe entière se concentra sur cette jeune femme de dix-huit ans qu'il fallait sauver.

Catherine et Élodie patientaient dans la chambre où Victoire avait passé la nuit, en espérant une issue heureuse à cette intervention dont on leur avait pourtant précisé les risques.

— Que c'est long, se plaignit Élodie. Les médecins nous ont prévenues, mais l'attente me semble interminable. Enfin heureusement, notre petite Vicky était calme quand on l'a emmenée, mais je sais qu'elle avait peur.

— Nous avions peur toutes les trois, répondit Catherine. Et là je suis terrorisée, maman, si j'imagine que ma fille pourrait ne pas se réveiller. J'ai déjà perdu Jacques, je ne supporterai pas de perdre Vicky.

— Ne parle pas de malheur, Cathy. Si nous allions prier à la chapelle de l'hôpital?

— Nous pouvons prier ici, avança sa fille. Je préfère rester dans la chambre, au cas où on viendrait nous donner des nouvelles.

— Tu as raison, Dieu peut entendre nos prières où que nous soyons.

Catherine Desmarets approuva d'un signe de tête, sans oser avouer à sa mère que sa foi battait de l'aile depuis le terrible accident criminel qui avait causé la mort brutale de son mari et l'infirmité de Victoire.

Dans la salle d'opération, le soulagement était général, le cœur de la jeune patiente s'étant remis à battre. L'intervention se poursuivit dans de bonnes conditions pendant encore plus d'une heure. Sous son apparence impassible, Victoire tenait la main de son père, au sein d'un monde parallèle qui était peut-être créé par son esprit en errance. Hallucinations ou visions célestes, elle s'en moquait.

— Quand j'étais dans le coma, je passais du temps avec toi, papa, disait-elle à Jacques, dont le tendre sourire la réconfortait. Je ferais mieux de rester là, car la vie ne m'intéresse plus. Vivre sans danser, à quoi bon?

— Non, ne dis pas ça, Vicky, tu dois continuer à lutter, pour moi et ton grand-père, et pour toi aussi.

— Je te le promets, papa.

À cet instant, Victoire distingua une femme vêtue d'un tutu blanc au bustier brodé d'or et coiffée d'un diadème,

parmi un brouillard irisé de reflets nacrés. Elle dansait sur une musique sublime, avec grâce et talent.

— Qui est-ce, papa ? Tu la connais ?

Mais son père avait disparu et la ballerine aussi. Le silence et l'obscurité reprenaient leur droit.

Élodie et Catherine sursautèrent lorsque le chirurgien entra dans la chambre. Comme il esquissait un sourire, elles furent tout de suite soulagées.

— Madame Desmarests, l'intervention s'est bien déroulée, cependant nous ne pouvons pas encore nous prononcer de façon positive sur le résultat final. Et je dois d'ores et déjà vous dire qu'une seconde opération, suivie de plusieurs mois de rééducation, sera nécessaire.

— Mais elle pourra remarcher, docteur ? demanda Élodie.

— C'est difficile de l'affirmer, tout dépendra de l'évolution de son état. Désormais, seules ses jambes sont paralysées, elle va récupérer toutes les autres fonctions de son organisme.

— Je ne comprends rien ! s'irrita Catherine. Qu'insinuez-vous ?

— Qu'elle pourra avoir des enfants et disposer d'une certaine autonomie avec un fauteuil adapté, et même conduire avec une voiture équipée. Je vous laisse, messieurs. Victoire est en salle de réveil mais les infirmières la ramènent bientôt.

Dès qu'il fut sorti, les deux femmes se mirent à pleurer sans bruit sur la ruine de leurs espérances.

— Comment annoncer ça à Vicky ? se lamenta Catherine. Elle savait qu'elle ne danserait plus, mais elle souhaitait pouvoir marcher à nouveau.

— Quand même, cela n'aura pas servi à rien de la faire opérer, intervint Élodie. Notre chérie supportait mal certains problèmes liés aux fonctions du bas de son corps, tu me comprends...

— Tout à fait, maman ! Je vais boire un café. J'en profiterai pour donner des nouvelles à Jean-Charles.

— Ah, ce cher Mongenot qui joue les chevaliers servants !

— Je t'en prie, ne le critique pas ! Sans lui, j'aurais sombré dans la dépression. Il m'est d'un précieux secours sur bien des plans. Grâce à lui, les coupables seront bientôt arrêtés, ceux qui nous ont menés à ce désastre.

Catherine enfila sa veste et prit son sac à main. Elle quitta la chambre en abandonnant sa mère à de tristes constats.

« Quelle existence aura Vicky ? Acceptera-t-elle d'être le plus souvent en fauteuil roulant ? Il faudra la raisonner. Je lui expliquerai que beaucoup de gens handicapés trouvent un sens à leur vie, malgré tout. Mon Dieu, je m'en remets à vous pour aider ma petite-fille et lui donner le courage nécessaire. »

Accablée, Élodie pria de toute son âme, en se promettant d'être présente aux côtés de Victoire tant qu'elle en aurait la force. Derrière la baie vitrée, le crépuscule bleuissait le ciel de Paris.

*Un an et un mois plus tard,
Château Desmarests, vendredi 1^{er} décembre 2017*

L'ambulance s'était garée au plus près du perron. Par la vitre de la portière, Victoire observait avec un peu d'angoisse ceux qui l'attendaient dans la cour, en souriant déjà à l'idée de la revoir.

Il y avait là sa grand-mère Élodie et ses fidèles amis, Anna, Janine et Emmanuel Nevers.

Elle les étudia à tour de rôle, rassurée de les retrouver fidèles à eux-mêmes. Janine Nevers arborait son chignon gris et une veste en tricot, Anna un bonnet rouge et un blouson en jean, ses cheveux noirs coupés au carré. Quant à Emmanuel Nevers, le vent soulevait ses courtes mèches blondes un peu ondulées, et son regard noir brillait de joie.

— Je suis un peu intimidée, maman, avoua-t-elle.

— C'est normal, ma chérie, tu vas être gênée au début, mais après cinq minutes, tu seras plus à l'aise, répliqua Catherine Desmarests. Ne bouge pas, l'infirmier va sortir ton fauteuil.

Victoire se demandait pourquoi personne ne se précipitait vers le véhicule, notamment Anna, qui avait toujours été d'un naturel spontané. En les regardant mieux tous les quatre, elle sentit qu'ils étaient trop émus pour oser s'avancer.

— Allons, du cran, Vicky, tout va bien se passer. Et je t'assure que tu es ravissante sous ta capuche en laine blanche, chuchota sa mère.

Malgré tout son courage, Victoire ferma les yeux pendant qu'on l'installait dans le fauteuil roulant. Elle fut tout de suite caressée par le vent froid de décembre et elle entendit les cris des corneilles qui nichaient en haut de la tour.

— Maman, je n'arrive pas à croire que je suis enfin chez moi, dit-elle tout bas.

Des odeurs oubliées la grisaien, celle de la terre humide des massifs, les fragrances familières venant des chais et, plus net, un exquis fumet de soupe de légumes s'échappant de la porte-fenêtre de la cuisine.

— Bienvenue, Vicky ! cria enfin Anna en fixant son amie d'un regard noir brillant de larmes.

Elle agitait un petit bouquet de roses, tandis qu'Élodie Quinot secouait la tête au spectacle de sa petite-fille aux jambes condamnées.

— Que tu es belle, ma chérie, déclara-t-elle d'une voix douce. Tu as meilleure mine qu'il y a un mois, quand j'ai dû rentrer à Dijon. J'avais hâte de te retrouver.

— Bon retour, Vicky, murmura Janine Nevers dans un souffle. Tu as l'air d'une princesse, ma petite.

Emmanuel demeurait silencieux, fasciné par le beau visage de Victoire. La jeune femme était très pâle, mais avec un peu de rose sur ses pommettes hautes, et elle posait sur lui l'éclat de saphir de ses grands yeux.

— Tu es revenue et j'en suis heureux, déclara-t-il. Tu te rends compte, je t'ai rendu visite seulement deux fois durant tous ces mois.

— C'est ma faute, Emmanuel, je ne voulais recevoir personne. Mais je repars à zéro aujourd'hui, et puis je suis si heureuse d'être enfin là ! Pendant le trajet, j'ai revu nos vignes, la petite maison où vous habitez, ta mère et toi, répondit Victoire. Et aussi Dijon, ses rues médiévales si pleines de charme.

— L'ambulancier a été très aimable, il a consenti à traverser la ville au lieu de prendre le périphérique, précisa Catherine. Eh bien, nous devrions rentrer au chaud. Vicky, il n'y a pas encore de rampe pour ton fauteuil, mais je vais m'en occuper la semaine prochaine. Nous allons passer par la porte-fenêtre de la cuisine, le sol est de plain-pied. Tiens, voilà Colette !

La quinquagénaire au franc-parler qui faisait office de gouvernante et de cuisinière venait de sortir. Elle joignit les mains à la vue du fauteuil roulant, néanmoins ce n'était pas son genre de s'apitoyer.

— Bonjour, mademoiselle Vicky ! Je vous ai préparé un bon bouillon de légumes, comme vous les aimez ! Et devinez quoi, des nonnettes !

— C'est gentil, Colette, même si je n'ai plus d'appétit.

— Tu veux que je pousse ton fauteuil ? proposa Anna.

— Non, je peux me déplacer sans aide ! Je dois m'habituer, il n'y aura pas toujours quelqu'un auprès de moi.

L'ambulance démarra au moment précis où les employés du domaine viticole s'aventuraient à leur tour dans la cour. Victoire les aperçut et son cœur se serra, comme si son père allait apparaître lui aussi, dans son costume de velours côtelé, son écharpe beige au cou.

— Bon retour, mademoiselle ! crièrent-ils en chœur, avec des gestes de la main pour mieux la saluer.

Appréhendant les irrégularités des pavés, la jeune femme renonça à s'approcher d'eux, mais, sur un signe de Catherine, ils accoururent.

— On est bien contents que vous soyez là, affirma le plus âgé. Mon épouse et moi, on a beaucoup pensé à vous.

— Le château sans vous, ce n'était pas pareil, ajouta un autre homme avec un grand sourire.

C'était l'heure où ils quittaient le travail, aussi ils prononcèrent tous une gentillesse avant de se diriger vers un des chais.

— Je n'ai pas vu Denis, le contremaître que papa aimait tant, fit remarquer Victoire.

— Nous en parlerons plus tard, ma chérie, trancha sa mère. Il fait très froid, rentrons vite. Je t'ai fait une surprise.

Emmanuel et Anna soulevèrent le fauteuil roulant afin de franchir les marches reliant la cuisine aux autres pièces du rez-de-chaussée. Élodie, Janine et Catherine les avaient précédés et se trouvaient déjà dans le salon, dont la porte était fermée.

— On dirait un complot, nota Victoire une fois dans le hall. Vous pouvez y aller, je voudrais rester seule un instant.

— Tu es sûre ? s'inquiéta Anna. Mais pourquoi ?

— S'il te plaît, j'en ai besoin, je vous rejoindrai vite.

— Fais à ton idée, Vicky, dit le jeune homme.

Ils la laissèrent en bas du grand escalier. Victoire respira profondément avant de regarder vers le haut, où une fenêtre dispensait la faible clarté du soir.

— Tant de fois je suis montée en courant jusqu'au premier étage, dit-elle tout bas. Et tant de fois aussi j'ai grimpé quatre à quatre la volée de marches donnant accès aux combles, à ma salle de danse. Tout là-haut, si haut...

Elle s'imagina sur le seuil de son ancien paradis, ce lieu consacré à son art créé par son grand-père Gilles.

— Rien n'a dû bouger !

Les yeux fermés, Victoire évoqua le parquet ciré, la barre le long du mur tapissé de miroirs, le lustre en cristal, le paravent en laque noire derrière lequel elle enfilait

ses collants, son justaucorps ou un tutu, avant de mettre ses pointes. Des larmes perlèrent et roulèrent sur ses joues, qu'elle essuya du bout des doigts.

— Je suis désolée, grand-père ! Je ne pourrai plus danser pour toi, sur Tchaïkovski ou Prokofiev... Tout est fini, mais je suis vivante. Il paraît qu'il n'y a rien de plus important.

Elle fit pivoter son fauteuil pour atteindre la double porte blanche du salon, rehaussée de traits dorés.

— Tiens, maman a refait les peintures, s'étonna-t-elle.

En tournant la poignée, l'émotion la fit trembler. Victoire avait passé treize mois loin du château et jamais elle ne s'y était trouvée sans son père adoré.

— Ma chérie, entre vite ! s'écria sa mère. Regarde !

Un immense sapin de Noël se dressait entre les deux hautes fenêtres du salon. Tout décoré et illuminé, il exhalait un discret parfum de forêt. Un feu brûlait dans la cheminée dont le manteau était orné de pommes de pin et de photophores dorés, où se consumaient de petites bougies.

— C'est le premier jour de l'Avent, précisa Janine Nevers, très impressionnée d'avoir été invitée à fêter le retour de Victoire.

— Eh oui, tu as même un calendrier avec un petit cadeau jusqu'au 24 décembre, renchérit Élodie.

— Je ne suis plus une enfant, pourtant ça me fait très plaisir, mamie. Tu t'es souvenue que j'adorais avoir un calendrier de l'Avent, surtout s'il y avait des chocolats dedans.

— Es-tu contente, Vicky ? s'enquit Anna. Je suis venue aider Colette et ta grand-mère pour tout installer.

— De la bibliothèque, tu verras le sapin, indiqua Catherine. J'ai placé ton lit dans le bon angle. Veux-tu visiter ta nouvelle chambre ?

— Plus tard, maman.

Sa mère approuva en soupirant. En prévision de son retour, elle avait aménagé un espace pour Victoire dans la bibliothèque orientée à l'ouest.

— Mais je voulais te montrer ta salle de bains personnelle, entièrement équipée pour que tu sois indépendante. C'était une dépense conséquente, ma chérie. Il a fallu la construire sans déparer le cachet de la pièce, décréta sa mère maladroitement.

— Cathy, tu pourrais t'abstenir de certains détails devant nos invités. Ces travaux étaient indispensables, trancha Élodie.

— Voilà Colette qui apporte le plateau du thé, dit très vite Anna, soucieuse de détendre l'atmosphère.

Emmanuel regrettait de ne pas avoir quelques minutes en tête à tête avec Victoire. Quand il guida son fauteuil vers la table ronde, près de l'arbre de Noël, elle ne songea pas à protester, soudain très lasse. Ce retour tant espéré la plongeait dans une amère mélancolie.

— Je reviens avec les nonnettes à la confiture d'orange, leur lança Colette, après avoir disposé la théière, le pot de lait et les tasses.

Ils étaient tous assis lorsqu'on sonna à la porte principale du château. Catherine se leva précipitamment de son siège pour se rendre dans le hall. Victoire l'entendit discuter et même rire.

— Qui viendrait à cette heure, mamie ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, ma chérie.

— En tout cas, c'est un homme à la voix grave, fit remarquer Anna. Tu es d'accord, Vicky ?

— Oui, mais s'il s'agit d'un visiteur, qu'il s'en aille vite. Je voudrais être tranquille avec vous, seulement vous.

Elle fut cruellement déçue en voyant sa mère revenir en compagnie de Jean-Charles Mongenot. Le plus riche viticulteur de la région n'avait pas changé non plus, toujours de haute taille, les traits hautains sous ses courts cheveux argentés. Il posa sur elle son regard couleur d'acier.

— Ma chère Victoire, je tenais absolument à venir t'embrasser ! s'exclama-t-il. Tu es ravissante, mon enfant.

Un flux de colère irradia la jeune femme. Elle tenta de le contrôler, mais en vain.

— M’embrasser? Et à quel titre, monsieur? rétorqua-t-elle. Et pourquoi m’appeler ainsi, je ne suis plus une enfant, encore moins la vôtre! Nous sommes en famille, avec mes amis les plus chers, votre présence est indésirable!

— Vicky, enfin, tu es d’une impolitesse! se désola Catherine. Jean-Charles s’est tellement inquiété à ton sujet, ces derniers mois. Il m’a soutenue et, sans lui, je n’aurais pas pu gérer notre exploitation, dont je lui ai confié les rênes en toute confiance.

— Ne te justifie pas, Cathy, soupira le viticulteur. Ma visite perturbe ta fille et j’en suis navré. Je vais m’en aller.

— Attendez, ordonna Victoire. Maman, peux-tu m’expliquer ce qui se passe? Vous paraissez très proches, au point que maintenant le tutoiement est acquis, même envers moi! Et pourquoi M. Mongenot dirige-t-il notre domaine désormais, si j’ai bien compris?

— Je n’ai pas eu le choix, Vicky, sinon j’aurais été obligée de vendre le château au plus offrant. C’est très compliqué. J’avais l’intention d’en discuter avec toi demain, pas ce soir où j’ai voulu t’accueillir dans la joie et l’esprit de Noël.

— Alors il fallait éviter de convier cet homme, car je suis sûre que tu lui as dit de venir!

— C’est vrai, puisque c’est mon ami le plus cher.

— Ton ami ou autre chose? s’enflamma Victoire. Je ne veux pas le savoir. Emmanuel, Anna, je vous en prie, emmenez-moi dans la bibliothèque, je dois m’allonger.

Elle suffoquait de révolte et d’incompréhension, d’une beauté pathétique en robe de lainage bleu, sa chevelure noire dénouée sur ses épaules amaigries.

— Calme-toi, souffla Emmanuel à son oreille. Je suis là...

Victoire insista pour se coucher sur le lit sans l'aide de ses amis. Le cœur serré, Anna et Emmanuel se détournèrent afin de ne pas la gêner.

— C’est bon, j’ai réussi, leur dit-elle. Je me suis entraînée durant des semaines dans le centre de rééducation

où j'étais. Une institution de luxe, en Suisse, rien que ça ! Ma chambre avait vue sur les Alpes. Peut-être que je le dois à la fortune de Jean-Charles Mongenot, qui sait ?

En appui sur ses mains, Victoire se déplaça encore jusqu'à être en position presque assise, adossée aux gros oreillers calés par le montant matelassé du lit. Ensuite elle déplia un plaid en laine angora dont elle recouvrit ses jambes.

— Ainsi on pourrait me croire normale, murmura-t-elle.

— Vicky, tu seras toujours la même à mes yeux, affirma Anna. Belle et volontaire, avec un sale caractère !

La boutade fit sourire la jeune infirme. Du salon voisin lui parvenaient les voix de Catherine et de Mongenot, mêlées à celle de sa grand-mère.

— Je n'aurais pas dû réagir comme ça, avoua-t-elle soudain. Je pense à ta maman, Emmanuel ! Nous l'avons laissée seule, elle qui semblait déjà mal à l'aise.

— Ne t'en fais pas, elle se contentera d'écouter et, plus tard, j'aurai son opinion sur les différents protagonistes de la scène, assura-t-il en riant. Ne te fie pas aux apparences, ma mère peut se régaler de commérages.

— Je ne te crois pas, répliqua Victoire, amusée.

— Du coup, nous n'avons pas eu le temps de boire notre thé et nous sommes privés de nonnettes, nota Anna. Si je tentais une sortie pour en rapporter ?

— Si tu oses, vas-y vite, tu seras mieux reçue que si c'était Emmanuel.

Le jeune homme prit place au bout du lit tandis qu'Anna quittait la pièce. Il ne pouvait détacher son regard de Victoire, dont il percevait la douleur morale derrière un entrain factice.

— Dis-moi vite si tu es au courant de quelque chose entre ma mère et Mongenot, demanda-t-elle tout bas. Je t'en prie, sois honnête, ne cherche pas à me ménager.

— Des rumeurs circulent dans la région, Vicky. Mais les gens tirent souvent des conclusions hâtives. Il suffit d'avoir vu cet homme venir au château, ou bien on les

aura croisés ta mère et lui dans un restaurant. S'ils sont très amis, il n'y a là rien de répréhensible. Si tu me parlais de toi, c'est plus intéressant !

— Depuis tes visites au centre de rééducation, je n'ai rien de passionnant à raconter, répliqua-t-elle.

— La dernière fois, c'était en août, et tu m'as déconseillé de revenir. J'avais beaucoup de travail, je n'ai pas insisté. Tous ces kilomètres d'autoroute pour te trouver silencieuse, distante.

— Pardonne-moi, parrain !

— Tu n'as pas oublié notre jeu, ma petite filleule ?

— Non, je n'ai rien oublié, Emmanuel. Ni ce que j'ai vécu dans d'autres sphères pendant mon coma ni ce dont je me suis souvenue une fois réveillée. Je n'ai pas envie d'aborder le sujet ce soir. En plus, à présent je m'en veux un peu pour mon coup d'éclat, tout à l'heure. Mes nerfs sont à vif, je suis très instable.

Elle se tut car Anna revenait, un plateau en équilibre sur sa main gauche.

— Et voilà, trois tasses de thé et quatre nonnettes ! Il y en a deux pour toi, Vicky, ordre de Colette. Je te préviens, elle va te remplumer en quelques jours.

— Quelle importance maintenant si je prends du poids !

— Ne dis pas de sottises, la sermonna son amie. Au fait, M. Mongenot s'en allait.

— Tant mieux.

— Je ne vais pas tarder moi non plus, dit Emmanuel. Je dois ramener maman chez mon oncle et je déposerai Anna à Gevrey au passage. Vicky, quand puis-je passer te voir ?

— Et moi ? renchérit Anna. On devrait se fixer des jours ! Je pourrais venir les mercredis, je n'ai pas cours à la fac ce jour-là.

— Tu ne suis plus les cours de danse de Madame Aurélia ? s'enquit Victoire.

— Non, j'ai arrêté, je ne pouvais pas continuer.

— À cause de moi ?

— Pas du tout, je n'avais plus envie, avoua Anna.

— Si seulement je ressentais la même chose ! C'est mon plus grand chagrin, mes jambes inutiles. J'ai subi deux opérations dans l'espoir de marcher et un jour d'esquisser au moins un entrechat. Et puis il y a eu tous ces mois de rééducation, la souffrance au quotidien. Mais rien n'a changé.

Les traits tendus, Victoire contenait les sanglots qui lui nouaient la gorge. Sa voix en était altérée.

— Je suis libre surtout le week-end, précisa le jeune ingénieur. Si tu es d'accord, je te rendrai visite dimanche.

— Ne gâche pas tes congés à me tenir compagnie, Emmanuel, je risque d'être désagréable.

— On verra bien, dit-il en se levant.

Anna et Emmanuel laissèrent la porte de la bibliothèque ouverte en sortant. Victoire fixa d'un air absent le superbe sapin de Noël qui lui rappelait d'autres hivers, du temps où ses parents veillaient sur elle avec sévérité et si peu de tendresse.

— Es-tu calmée à présent ? interrogea Catherine en demeurant sur le seuil de la pièce. Tu t'es montrée d'une rare impolitesse envers Jean-Charles. Ton état ne t'autorise pas à insulter un invité ni à prononcer des accusations stupides. Même si j'avais un amant, tu ne serais pas en droit de me critiquer. Ton père est mort depuis un an et quatre mois. Nous discutions beaucoup tous les deux de la conduite à tenir s'il arrivait malheur à l'un de nous. Jacques me recommandait de ne pas rester seule et je lui donnais le même conseil.

— Mais pas Mongenot, maman ! Pas lui ! Pendant des années il a essayé de voler des clients étrangers à papa ! Il était froid et méprisant. Je le déteste ! Si nous n'étions pas allés à sa soirée, papa serait encore vivant et je ne serais pas infirme !

— Ton raisonnement est désolant. Tu ne peux pas accuser Jean-Charles de tous nos malheurs. Déjà, je le

répète, ce n'est pas mon amant, ensuite je crois me souvenir que tu appréciais Florian, son fils ainé. De l'avis général, c'est le portrait de son père.

— Il lui ressemble, oui, physiquement, pas moralement.

Élodie rejoignit sa fille. Soulagée de voir sa grand-mère, Victoire essuya des larmes de désespoir.

— Je t'écoutais, Cathy ! Comment peux-tu l'accabler ainsi ? s'indigna la septuagénaire. Et quelle mouche t'a piquée de convier Mongenot au château le jour du retour de Vicky ? Mets-toi à sa place, c'est pénible pour notre chérie de rentrer ici après des mois d'absence. Elle n'avait pas envie d'être un objet de curiosité...

— Si vous vouliez seulement comprendre que Jean-Charles n'est plus le même homme ! s'insurgea Catherine, un éclat de défi dans ses prunelles vertes. Lui aussi a été marqué par la perte de son épouse. Nous avons parlé de nos deuils respectifs et il m'a dit qu'il regrettait sincèrement son attitude de ces dernières années. Chaque être humain est susceptible d'évoluer en bien s'il prend conscience de ses torts !

Victoire s'était allongée, son avant-bras replié dissimulant son visage. Élodie remonta le plaid et en profita pour caresser la main de sa petite-fille.

— Le débat est clos à propos de M. Mongenot, décrétât-elle d'un ton net. Vicky, que penses-tu de l'aménagement de la bibliothèque ? Nous avons sollicité Anna pour la décoration.

— C'est parfait, mamie, je voudrais dormir maintenant. Le thé au lait et les nonnettes m'ont écoeurée.

Vexée et secrètement blessée, Catherine s'était réfugiée près d'une des fenêtres.

— Je voulais tellement te faire plaisir, ma chérie, soupira-t-elle enfin. As-tu au moins regardé autour de toi ? Le mur où nous avons placé ton lit a été débarrassé de ses vitrines et repeint en bleu foncé. J'ai acheté ce grand paravent pour que tu aies ton intimité. Tu as un meuble comme table de chevet qui propose plusieurs fonctions,

tu pourras t'en servir pour ton ordinateur, recharger ton téléphone. Et j'ai choisi des reproductions de tableaux qui ne te feraient pas de peine.

Ces mots firent se redresser Victoire brusquement. Elle jeta un regard navré à sa mère.

— Rassure-toi, maman, j'avais tout vu ! Je te remercie pour tes efforts, pour la salle de bains, le sapin, tout ça... Mais ce serait gentil de descendre les posters de danseuses qui sont affichés dans ma chambre.

— Nous n'avons pas osé, Vicky, plaida sa grand-mère.

— Je ne pourrai plus jamais danser, cependant j'ai besoin d'admirer mes idoles, Claude Bessy, Noureev, la Pavlova et tant d'autres. Que croyez-vous que je faisais le soir, au centre de rééducation ? Je regardais des ballets sur mon ordinateur, parfois la moitié de la nuit.

— Je m'en doutais, répondit Catherine. N'aie crainte, Vicky, dès demain ce sera fait. Ceci dit, je voudrais que tu continues à étudier, par correspondance si nécessaire. Il te faudra un métier, ma chérie.

— Pourquoi pas maître de chai, ou contremaître puisque le nôtre a disparu ! Tu devais m'expliquer...

— Vicky, c'est une décision de Jean-Charles, qui, je te le redis, a mis fin aux graves ennuis que nous avions. Il soupçonnait Denis Bertrand d'être impliqué dans certaines transactions pouvant nous ruiner.

— C'est impossible, papa avait entièrement confiance en lui ! Denis excellait dans son travail.

— Son successeur aussi, crois-moi. De toute façon, ce sont mes problèmes et je suis certaine d'avoir agi au mieux. Tu es toute pâle, repose-toi. Nous aurons le temps d'en parler.

Catherine sortit de la bibliothèque en tremblant de nervosité. Elle s'en voulait de mentir à sa fille, mais c'était l'unique moyen de lui cacher l'odieux chantage dont avait été victime Jacques Desmarests.

— Pauvre maman, marmonna Victoire, à la grande surprise d'Élodie.

— Tu la plains à présent? Il est vrai que tu aurais pu être plus conciliante. Dors un peu, je vais essayer d'arranger les choses.

Une fois seule, la jeune femme ferma les yeux. Malgré ses paroles vindicatives, elle devinait trop bien pourquoi sa mère se comportait de la sorte.

— Maman ignore que je suis au courant des menaces qui pesaient sur nous avant l'accident. Quand j'étais encore dans le coma, Anna a mentionné la conversation qu'elle a surprise entre papa et Jean-Charles. Elle pensait sans doute que je ne pouvais pas l'entendre, mais je me souviens en fait très bien de ses paroles, se dit-elle à mi-voix. Je vais être obligée d'en parler à maman.

Un doute torturait Victoire. Aussi une heure plus tard, quand sa grand-mère entra sans bruit, pour prendre de ses nouvelles, elle décida de l'interroger.

— Mamie, assieds-toi sur mon lit. Tu es à Dijon depuis un mois environ. Essaie de m'expliquer ce qui se passe vraiment entre maman et Mongenot. S'ils sont très amis, elle a pu lui dire que j'ai été violée, il y a déjà plus de quatre ans.

— Non, Cathy a gardé le secret, j'en suis certaine. Ta mère t'aime passionnément, Vicky, elle ne voudrait pas te blesser.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai, mamie ! Elle se montre dure avec moi. Au fond, je sais pourquoi ! Inconsciemment elle m'en veut d'avoir brisé les rêves qu'elle avait faits, car je ne serai jamais danseuse étoile...

Élodie lui caressa la joue en la contemplant d'un air attendri.

— Veux-tu te taire ! Pour ta mère et moi, l'essentiel, c'est que tu sois vivante. Même si les opérations n'ont pas donné les résultats espérés, tu pourras accomplir plein de belles choses.

— Lesquelles?

— Déjà, reprendre le piano, tu étais douée fillette. Ou bien te mettre au dessin, à l'aquarelle. Et Cathy a prévu de t'emmener en voyage l'été prochain, l'Italie, la Grèce.

Il faisait maintenant nuit noire derrière les hautes fenêtres à petits carreaux. Victoire alluma sa lampe de chevet pour mieux voir le visage de sa grand-mère.

— S'il te plaît, mamie, donne-moi des nouvelles de la famille, demanda-t-elle en lissant ses cheveux du bout des doigts.

— Tout d'abord, évoquons ton cousin Arthur qui visite New York avec sa fiancée du moment. D'après ton oncle Guy, c'est une jeune personne charmante qui aurait remis son fils sur le droit chemin. Mais pour ma part, je ne peux pas pardonner à Arthur ce qu'il t'a fait et je ne réponds pas à ses lettres.

— Il m'a écrit à moi aussi, au centre de rééducation, et il m'envoyait de nombreux messages sur mon téléphone. J'ai fini par le décourager avec un texto particulièrement méchant.

— Notre famille se porte mal, soupira Élodie. Je te parlais de Guy, il supporte de moins en moins facilement les caprices et les colères de Mélinda. L'autre jour, il se plaignait d'elle, en me disant qu'il n'aurait pas dû se remarier et que seule Corinne l'avait rendu heureux. Le pauvre en avait les larmes aux yeux.

— Et toi, mamie, as-tu avoué à maman et à mon oncle que tu avais eu une fille avant eux, décédée à une semaine ? Tu devais leur dire pour Madeleine !

Génée, sa grand-mère fit non d'un signe de tête. Victoire lui prit gentiment la main.

— Tu le feras à Noël, d'accord ?

— Oui, ma chérie. Je trouverai le courage car tu seras près de moi, toute belle. Bientôt on ira dans une boutique où j'ai vu une robe splendide.

— Je ne suis pas prête à m'exhiber en fauteuil roulant !

— Considère que c'est un défi. Anna viendra avec nous. Ton amie est tellement gaie et dévouée.

— On verra, mamie. Sais-tu si la lieutenante Karen Mathis est toujours en poste ici ? Tu te souviens, une belle jeune femme métisse qui est venue me voir à l'hôpital de Dijon.

— Mais bien sûr, je m'en souviens parfaitement. Emmanuel ne t'a rien dit à son sujet? s'étonna Élodie.

— Non, pas un mot depuis un an. De mon côté, je ne lui ai pas posé de questions. En fait, je me concentrerais sur moi-même et je pensais surtout à faire des progrès pour marcher de nouveau.

— Karen Mathis espère passer capitaine de gendarmerie, et si j'en crois Janine Nevers, qui la voit souvent, elle va se marier avec un inspecteur, après avoir failli repartir pour la Réunion, son île natale.

— C'est bizarre, j'étais sûre qu'elle aimait Emmanuel, nota Victoire en haussant les épaules.

— Il faut être deux pour consolider une histoire d'amour, ma petite chérie, déclara Élodie. Enfin, tu sais le plus important, il n'y a eu aucun autre crime sur des jeunes filles tous ces derniers mois. Avec la mort de cet homme, Régis Garin, la série noire s'est arrêtée.

— Oui, mais il a tué papa et il m'a rendue infirme, sans être jugé et sans pouvoir révéler l'identité de ses complices.

Victoire respirait mal, les traits durcis par l'amertume. Elle se savait au bord d'un précipice dans lequel il faudrait sauter afin de tenir sa promesse.

— Parfois la vérité est un abîme, murmura-t-elle.

— Pourquoi dis-tu ça?

— Comme ça, mamie, la phrase m'a traversé l'esprit. Bon, j'ai assez boudé, autant retourner dans le salon et me réconcilier avec maman.

— As-tu besoin d'aide? Je peux appeler Cathy et Colette...

— Mais non, regarde!

Élodie la vit attirer le fauteuil contre le bord du lit et, d'un énergique mouvement de reins, à la force de ses bras, y prendre place aisément.

— En avant, mamie, dit-elle en se dirigeant seule vers le salon.

Le cœur lourd, sa grand-mère demeura figée sur le seuil de la pièce. Elle se remémorait ce lointain jour

d'été où Victoire avait dansé «La mort du cygne», tout là-haut, dans la salle sous les combles. Elle revit ses sauts aériens, ses arabesques et sa grâce infinie qui les avaient tous enchantés.

— Courage, Vicky, courage, ma petite, soupira-t-elle.